

En effet, je n'avais rien, pas même une canne. Mais, auprès de cet homme, dont l'esprit se peuplait de terreurs enfantines, comme d'ailleurs auprès de tout le monde, je mettais mon amour-propre à soutenir ma réputation d'intrépidité. C'était une attitude, bête comme la plupart des attitudes, qui nous collent un masque au visage. Je jouais au Cyrano, et, entre nous, je n'en avais pas le tempérament... Du bluff, quoi!

Je refusai donc énergiquement par forfanterie, l'hospitalité qu'il m'offrait pour cette nuit-là, et m'engageai, à pas rapides, dans la forêt, en suivant, comme d'habitude, le sentier qui me ramenait à mon château.

Je ne sais pourquoi, je me sentais tout autre. Malgré moi, mon imagination s'arrêtait à une histoire fantastique, à la manière d'Edgar Poe, que m'avait contée tout à l'heure mon solitaire, un histoire où il y avait un crime, du sang, des apparitions mystérieuses. Je m'en remémorais les moindres détails, et ce récit, qui m'avait paru absurde, me troublait maintenant d'une émotion extraordinaire... J'observai, cependant, à ma grande surprise, que mon chemin, ce même chemin que je suivais chaque soir, et qui conduisait directement, en droite ligne, à ma demeure, se rétrécissait de plus en plus, devenait impraticable, encombré d'une végétation prodigieuse... Où étais-je? Il me semblait que je marchais depuis longtemps et que je devais être tout près d'arriver... Je continuai à avancer, en me déchirant les mains aux broussailles qui me barraient la route.

Brusquement, un éclair stria la nuit, suivi d'un grondement de tonnerre, sourd et lointain encore; de larges gouttes commençaient à tomber. Je me hâtai pour devancer l'orage.

Il éclata avec fureur au moment où je pénétrais dans l'endroit le plus touffu de la forêt. Les ténèbres étaient si denses qu'il m'était impossible de rien distinguer devant moi.

Déjà trempé par l'averse et baigné de sueur, je gravissais la montagne haletant, hors d'haleine, ébloui parfois par un éclair qui déchirait l'obscurité sans la dissiper. Autour de moi, c'était des bruits sinistres: des branches qui craquaient, des souffles mystérieux, comme des soupirs humains et des gémissements: toute la vie ardente et souffran-

te de la forêt battue par l'orage. Un grand vent y engouffrait sa plainte éperdue, pareille à une longue lamentation, venue de loin, des espaces infinis.

Alors, une terreur affreuse, invincible, m'étreignit. Je m'arrêtai, tremblant, croyant entendre des pas derrière moi qui me poursuivaient, se rapprochaient, allaient m'atteindre. Le croiriez-vous, c'était mon cœur, mon pauvre cœur de héros qui trépidait avec cette violence. Je me remis en marche, mais cette peur stupide augmentait, mes dents claquaient, des frissons me couraient sur la chair, une transpiration froide dégouttait de mon front. Chaque éclair, chaque coup de tonnerre, un souffle tiède m'effleurant la nuque, une tige me frappant au visage, me glaçaient d'épouvante... De courtes accalmies, des silences vivants, pleins d'angoisses, s'abattaient tout à coup, comme pour permettre à la tempête de reprendre haleine. Elle s'élançait de nouveau avec plus de rage, mugissante et rugissante, exaspérée, tordant les arbres, cassant les branches, balayant tout... Plusieurs fois, le sol manqua sous mes pieds, je tombais dans des trous et me relevai éperdu, désorienté, couvert de boue... Depuis combien de temps montais-je ce calvaire? Il devait y avoir des heures. Un moment, harassé de fatigue, je fus tenté de m'asseoir là, sous la pluie diluvienne, et d'attendre le jour, parmi ces rumeurs effroyables de la forêt.

Presque soudain, l'orage se tut, le vent chassa les nuages, la pleine lune apparut, énorme et blanche, au-dessus de ma tête, et j'aperçus le château tout près, à cent mètres à peine. Je m'y précipitai... Mais l'épouvante ne m'avait pas quitté; je continuais à trembler comme une feuille, et, réfugié dans ma chambre, je m'enfermai à double tour de clef, je poussai même un gros meuble devant la porte, je me barricadai enfin comme pour soutenir un siège contre une armée de fantômes. J'attendis ainsi qu'il fit grand jour... et, dès le premier train, je repartis pour Paris.

Hein! que pensez-vous de ça? conclut Jean Révil en secouant sa chevelure avec un air de fierté qui acheva de nous surprendre... Me voilà, je l'espère, réhabilité à vos yeux, car pour vous autres, penseurs et intellectuels, je n'étais qu'un héros, autant dire une